

---

## Mon ami, voici le prix de sagesse ! Monsieur, je n'embrasse que les petites filles !.

**Numéro d'inventaire** : 1983.00836

**Auteur(s)** : Cham

Yves

Marius Antoine Barret

**Type de document** : image imprimée

**Collection** : Le Charivari

**Description** : gravure de presse d'après une gravure sur bois page de journal découpée avec texte dimensions de la feuille : 439 x 310

**Mesures** : hauteur : 446 mm ; largeur : 308 mm

**Notes** : Scène satirique lors de la remise des prix au-dessus du tr. c. : "Actualités". Signature en bas à gauche "Yves & Barret sc." Signature en bas à droite "Cham 91". Cham (Amédée de Noé dit) (Paris, 1818 ou 1819 - 1879, Paris) Cham prit des leçons de dessin à l'atelier de Charlet, puis chez Paul Delaroche. Il débuta en 1839 avec un album de dessins humoristiques et des légendes, édité par Charles Philippon. Cham entra au Charivari en décembre 1843 et fournit à plusieurs journaux des dessins notamment sur la vie artistique et les Salons officiels. Marius Antoine Barret (1845-?), souvent associé à Yves, dessine d'après Cham, travaille pour le Magasin Pittoresque et des journaux satiriques. (Blachon, gravure au XIXe s., p. 198.) date restituée d'après articles du journal

**Mots-clés** : Récompenses et témoignages de satisfaction

Décorations, citations

**Filière** : non précisée

**Niveau** : non précisée

**Autres descriptions** : Langue : Français

Nombre de pages : 1

Commentaire pagination : page 168

ill.

ACTUALITÉS

168



— Mon ami, voici le prix de sagesse; embrassez-moi!  
— Monsieur, je n'embrasse que les petites filles!

harmonie d'exécution qui fait dire du journal : « La Vie parisienne, de Marcelin ».

Marcelin est le Directeur-Solait : « La Vie parisienne, c'est lui ».

Indiscutablement, il a fait une main ferme et habile, une main de fer sous un gant de foudre, pour valoir sur ses rails une pléiade d'écrivains dont la personnalité se pliait difficilement au jong étroit d'une littérature spéciale. Malgré cela, on les reconnaissait facilement sous le masque.

Le crayon de Marcelin a de la manière plutôt que du style. Des types féminins se reconnaissent facilement : têtes effrontées, yeux peints, coiffures opulentes, talons de grèbe, robes bien ajustées, pieds microscopiques, bottines à talons extravagants, coiffures folles, gants à seize boutons, rubans qui couvrent ou poignent ou à la ceinture, lignes serpentine, le tout décapité... avec finesse.

Son style, comme son dessin indolent, a une allure négligée dont le sous-titre va jusqu'à le rappeler. A la Vie parisienne, bon qui mal, gré, il faut noter la note juste, exacte, mathématique, il faut savoir reconnaître toute pensée forte, équilibrée tout simplement vrai, honnête, dans un langage appliqué, voire enfin la parfaite harmonie de l'ensemble pour ce qui a l'air d'une phrase. Voyez l'écriture de Marcelin : « L'écriture de Marcelin ».

(Appliquez cette formule à la littérature, et vous aurez le secret de cette confusion mon-

danne, qui a la spécialité des bons au poivre.

Les collaborateurs du journal ont été dispersés. Les collaborateurs ont également disparu, sont devenus exceptionnels. L'absence des écrivains s'explique d'elle-même : il y a beaucoup moins de dents, et la littérature a gagné du terrain. Pour les plumes, il y a diverses causes. La Vie parisienne, qui suit les évolutions de la mode et des mœurs, a subi des transformations successives, et la température de la serre chaude s'est refroidie jusqu'à un point presque barométrique.

La première manière était plus large et plus variée. La seconde, à la honte de, a été une période de transition : la note militaire a dominé un moment, la politique a eu son tour, la troisième a spécialisé le genre et le journal tendait à être tout à fait équilibré. Mais, qui ne voit pas à la fin, l'imagine que la première était la bonne. L'expérience faite, on y reviendra. Il y avait la des écrivains les plus brutaux, des études fines et solides, de la fantaisie, de la bonne humeur, une forme nouvelle en littérature.

On ne dira peut-être que l'écriture la porte du journalisme ? On se souvient bien d'autres. Les journaux ont des maisons de cristal, et ce que je dis n'a rien de bien mystérieux.

Pour moi, je suis resté « chose de », quand même, mais j'ai voulu me donner une fois la preuve qu'il n'est

pas tout à fait démodé. Il n'y a pas bien longtemps, j'ai écrit un article : La Tronçonne d'une jeune fille au Bois. Je l'ai fait rompre, je l'ai envoyé par la poste, et il a paru : AMARON, signé M. de la Vie. Cette expérience m'a coûté, je l'avoue, une satisfaction très-infinie, et j'espère que Marcelin ne m'en voudra pas de mon in-souffrance.

Paris est la ville du monde où se fabriquent ces mots à l'empois-pâte, légers comme des flèches, indestructibles comme le bronze. On a baptisé la Vie parisienne : La Conscience des Femmes. On a dit encore qu'elle était le Moniteur des coiffeuses. Ce mot n'est pas exact. Il se peut que le Journal-Album soit leur Église, qu'il soit le Livre d'Or des Princesse de la France, et même l'Oracle des Ophélies du Lac, c'est un journal mondain. S'il ne croit qu'à la régénération par des homélies littéraires, c'est en courage un demi-dieu pas trop noir, c'est que Paris n'est pas la Capitale de la Morale en action.

On lit la Vie parisienne comme on va chez une jolie femme qui tolère le cigare, la musique gaie, la poésie facile, la philosophie sceptique. On lui demande un moment l'oubli des sermons, des affaires, des soucis de la vie et surtout de la politique. Pour le reste, il y a des journaux vertueux qui se chargent de nous ennuyer.

CHARLES JOINT.

